

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

PARCE QUE JE T'AIME

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Et après...

Sauve-moi

Seras-tu là ?

Je reviens te chercher

Que serais-je sans toi ?

La Fille de papier

L'Appel de l'ange

Sept ans après...

Demain

GUILLAUME MUSSO

PARCE QUE
JE T'AIME

roman



© XO Éditions, 2007
© À vue d'œil, 2021,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0539-4
ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr

Il n'y a rien de mieux qu'un roman pour faire comprendre que la réalité est mal faite, qu'elle n'est pas suffisante pour satisfaire les désirs, les appétits, les rêves humains.

Mario VARGAS LLOSA

Avant de commencer,
un message de l'auteur :
Pour préserver la surprise,
ne révélez pas la fin de ce livre
à vos amis !

1
LA NUIT
OÙ TOUT COMMENÇA

Nous devons nous y habituer : aux plus importantes croisées des chemins de notre vie, il n'y a pas de signalisation.

Ernest HEMINGWAY

Décembre 2006

C'est le soir de Noël, au cœur de Manhattan...

La neige tombe sans relâche depuis le matin. Engourdie par le froid, la « ville qui ne dort jamais » semble tourner au ralenti, malgré une débauche d'illuminations.

Pour un soir de réveillon, la circulation est étonnamment fluide, la couche de poudreuse et les épaisses congères rendant difficile le moindre déplacement.

À l'angle de Madison Avenue et de la 36^e Rue, les limousines se succèdent pourtant à un rythme soutenu. Elles déversent leurs occupants sur le parvis d'une belle demeure de style Renaissance, siège de la Morgan Library, l'une des plus prestigieuses fondations culturelles de New York, qui fête aujourd'hui son centenaire.

Sur le grand escalier, c'est un tourbillon de smokings, de robes somptueuses, de fourrures et de bijoux. La foule converge vers un pavillon de verre et d'acier qui prolonge le bâtiment pour l'ancrer de façon harmonieuse dans le XXI^e siècle. Au dernier étage, un long corridor mène à une vaste pièce où,

derrière des vitrines, sont exposés quelques-uns des trésors de l'institution : une bible de Gutenberg, des manuscrits enluminés du Moyen Âge, des dessins de Rembrandt, Léonard de Vinci et Van Gogh, des lettres de Voltaire et d'Einstein, et même un bout de nappe en papier sur lequel Bob Dylan a écrit les paroles de *Blowin' in the Wind*.

Progressivement, le silence se fait, les retardataires gagnent leur siège. Ce soir, une partie de la salle de lecture a été spécialement aménagée pour permettre à quelques privilégiés d'entendre la violoniste Nicole Hathaway interpréter des sonates de Mozart et de Brahms.

La musicienne entre en scène sous les applaudissements. C'est une jeune femme d'une trentaine d'années, à l'allure chic et sage. Son chignon à la Grace Kelly lui donne des airs d'héroïne

hitchcockienne. Acclamée sur les scènes internationales, elle a joué avec les plus grands orchestres et, dès son premier disque enregistré lorsqu'elle avait seize ans, reçu d'innombrables récompenses. Cinq ans plus tôt, un drame a dévasté sa vie. La presse et la télévision s'en sont fait largement l'écho et, depuis, sa notoriété a dépassé le cercle des seuls mélomanes.

Nicole salue son public et place son instrument. Sa beauté classique s'accorde parfaitement à l'élégante demeure patricienne, comme si la violoniste prenait naturellement sa place parmi les gravures antiques et les manuscrits de la Renaissance. D'une attaque franche et profonde, son archet trouve immédiatement le dialogue avec les cordes et le maintiendra pendant toute la durée de la prestation.

Dehors, la neige continue à tomber dans la nuit froide.

Mais ici, tout n'est que confort, luxe et raffinement.

*

À moins de cinq cents mètres de là, non loin de la station de métro de Grand Central, une plaque d'égout se soulève lentement, laissant émerger une tête hirsute, au regard vide, au visage abîmé par les coups...

Après avoir libéré le labrador au poil noir qu'il portait dans ses bras, un homme se hisse avec difficulté sur le trottoir enneigé. Il traverse la rue, zigzagant sur la chaussée et manquant de se faire écraser au milieu d'un concert de klaxons.

Maigre et affaibli, le SDF porte un

manteau sale et élimé. Lorsqu'il croise des passants, ceux-ci pressent le pas et, instinctivement, s'écartent.

C'est normal. Il sait qu'il fait peur, qu'il sent la crasse, la pisse et la sueur.

Il n'a que trente-cinq ans, mais en paraît cinquante. Autrefois, il a eu un travail, une femme, un enfant et une maison. Mais c'était il y a longtemps. Aujourd'hui, il n'est plus qu'une ombre errante, un fantôme enveloppé de chiffons qui marmonne des propos incohérents.

Il tient difficilement debout, se traîne plus qu'il ne marche, vacille.

Quel jour sommes-nous ? Quelle heure ? Quel mois ?

Il ne sait plus. Dans sa tête, tout se mélange. Devant ses yeux, les lumières de la ville semblent se diluer. Les flocons glacés portés par le vent lacèrent son

visage comme des coups de cutter. Ses pieds sont gelés, son estomac douloureux, ses os prêts à se rompre.

Deux ans déjà qu'il a quitté la société des hommes pour se terrer dans les entrailles de la ville. Comme des milliers d'autres SDF, il a trouvé asile dans les boyaux du métro, des égouts et du système ferroviaire. Que les honnêtes citoyens et les touristes se rassurent : la politique de tolérance zéro prônée par la municipalité a porté ses fruits, nettoyant consciencieusement Manhattan en surface. Mais sous les gratte-ciel flamboyants vibre une ville parallèle : un New York d'épaves humaines qui irriguent un vaste réseau de tunnels, de niches et de cavités. Des milliers d'« hommes-taupes », rejetés dans les bas-fonds, fuient la répression policière, coincés dans des tun-

nels crasseux au milieu des rats et des excréments.

C'est ainsi.

L'homme fouille dans sa poche pour en sortir une bouteille de mauvais alcool. Bien sûr qu'il boit. Comment faire autrement ?

Une rasade, puis encore une autre.
Pour oublier le froid, la peur, la saleté.
Pour oublier sa vie d'avant.

*

Dernier coup d'archet de Nicole Hathaway. Le temps de deux mesures, un silence recueilli plane au-dessus de l'assistance. Ce fameux silence qui suit du Mozart, censé être encore du Mozart, est bientôt chassé par des applaudissements nourris.

La violoniste incline la tête, accepte